

SAMUEL BECKETT

---

**MALONE MEURT**







ŒUVRES DE SAMUEL BECKETT



*Romans et nouvelles*

Bande et sarabande  
 Murphy  
 Watt ("double", n° 49)  
 Premier amour  
 Meccles et Camier ("double", n° 18)  
 Malloy ("double", n° 71)  
 Malaise maigre ("double", n° 58)  
 L'Innamorable ("double", n° 51)  
 Nauvelles (L'aspulsé, Le malade, La fin) et, Textes pour rien  
 L'Image  
 Comment c'est  
 Térésastates (D'un amour qui absoluement), Asses, imagination morte  
 Imagines, B. n., Soix.  
 Le Décapite  
 Partir d'un amour et voir sa fin (A. Loin un oiseau, Se voir, Immo  
 B. n., La Galata, Paktou, ni l'un ni l'autre)  
 Compagnie  
 Mal en mal dit  
 Cap au port  
 Salutesous

*Poèmes*

Les Ods d'Ubu  
 Poèmes, *avec de* Michel Leiris

*Essais*

Prose  
 Le Monde et le paradisi, *avec de* P. de Pauvres de l'Empolement  
 Trois dialogues

*Textes, études et notes*

Eutheria  
 En attendant Godot  
 Sin de partie  
 Tous ceux qui tombent  
 La Dernière bande, *avec de* Camille  
 Ça les beaux jours, *avec de* Pas-oui  
 Comédies et autres divers (V. s. s. s. s. s., Casse-cro, Paroles et musique,  
 Dis Joe, Arta sans paroles I, Arta sans paroles II, film, Souche)  
 Pas, *avec de* Quar et esquisses (Trois sur le théâtre, Fragment de  
 maître II, Pêche la radio-phonie, Esquisse anthropométrique)  
 Catastrophe et autres dramatiques (C. n. n. n., Soix. Jereux,  
 Impromptu d'Chia, Qu'oi?)  
 Quatre autres pièces pour la télévision (C. n. n. n., Fantôme, ... que  
 images... N'arr'ant l'ami, *avec de* l'épouse par Gilles Deleuze

MAJONE MEURT

---

SAMUEL BECKETT

MALONE MEURT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

---

© 1991/2004 by Les Éditions de Minuit.  
7, rue Beaucourt-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsminuit.fr](http://www.leseditionsminuit.fr)

La réimpression des articles L. 10-10 et L. 132-22 du Code de la propriété intellectuelle, ainsi que leur réimpression au moyen d'un appareil à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, de quelque manière est interdite sans autorisation de l'éditeur. Pour plus d'informations du droit de copie (CFC), 35, rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 978-2-7073-1899-9

---

Je serai quand même bientôt tout à fait mort enfin. Peut-être le mois prochain. Ce serait alors le mois d'avril ou de mai. Car l'année est peu avancée, mille petits indices me le disent. Il se peut que je me trompe et que je dépasse la Saint-Jean et même le Quatorze Juillet, fête de la liberté. Que dis-je, je suis capable d'aller jusqu'à la Transfiguration, tel que je me connais, ou l'Assomption. Mais je ne crois pas, je ne crois pas me tromper en disant que ces réjouissances auront lieu sans moi, cette année. J'ai ce sentiment, je l'ai depuis quelques jours, et je lui fais confiance. Mais en quoi diffère-t-il de ceux qui m'abusent depuis que j'existe ? Non, c'est là un genre de question qui ne prend plus, avec moi, je n'ai plus besoin de pittoresque. Je mourrais aujourd'hui même, si je voulais, rien qu'en poussant un peu, si je pouvais vouloir, si je pouvais pousser. Mais autant me laisser mourir, sans brusquer les choses. Il doit y avoir quelque chose de changé. Je ne veux plus peser sur la balance, ni d'un côté ni de l'autre. Je serai neutre



et inerte. Cela me sera facile. Il importe seulement de faire attention aux sursauts. Du reste je sursaute moins depuis que je suis ici. J'ai évidemment encore des mouvements d'impatience de temps en temps. C'est d'eux que je dois me défendre à présent, pendant quinze jours trois semaines. Sans rien exagérer bien sûr, en pleurant et en riant tranquillement, sans m'exalter. Oui, je vais enfin être naturel, je souffrirai davantage, puis moins, sans en tirer de conclusions, je m'écouterai moins, je ne serai plus ni froid ni chaud, je serai tiède, je mourrai tiède, sans enthousiasme. Je ne me regarderai pas mourir, ça fausserait tout. Me suis-je regardé vivre ? Me suis-je jamais plaint ? Alors pourquoi me réjouir, à présent ? Je suis content, c'est forcé, mais pas au point de battre des mains. J'ai toujours été content, sachant que je serais remboursé. Il est là maintenant, mon vieux débiteur. Est-ce une raison pour lui faire fête ? Je ne répondrai plus aux questions. J'essaierai aussi de ne plus m'en poser. On va pouvoir m'enterrer, on ne me verra plus à la surface. D'ici là je vais me raconter des histoires, si je peux. Ce ne sera pas le même genre d'histoires qu'autrefois, c'est tout. Ce seront des histoires ni belles ni vilaines, calmes, il n'y aura plus en elles ni laideur, ni beauté, ni fièvre, elles seront presque sans vie, comme l'artiste. Qu'est-ce que j'ai dit là ? Ça ne fait rien. Je m'en promets beaucoup de satisfaction, une certaine satisfaction. Je suis satisfait, voilà, je suis fait, on me rembourse, je n'ai plus

besoin de rien. Laissez-moi dire tout d'abord que je ne pardonne à personne. Je souhaite à tous une vie atroce et ensuite les flammes et la glace des enfers et dans les exécrables générations à venir une mémoire honorée. Assez pour ce soir.

Cette fois je sais où je vais. Ce n'est plus la nuit de jadis, de naguère. C'est un jeu maintenant, je vais jouer. Je n'ai pas su jouer jusqu'à présent. J'en avais envie, mais je savais que c'était impossible. Je m'y suis quand même appliqué, souvent. J'allumais partout, je regardais bien autour de moi, je me mettais à jouer avec ce que je voyais. Les gens et les choses ne demandent qu'à jouer, certains animaux aussi. Ça commençait bien, ils venaient tous à moi, contents qu'on veuille jouer avec eux. Si je disais, Maintenant j'ai besoin d'un bossu, il en arrivait un aussitôt, fier de la belle bosse qui allait faire son numéro. Il ne lui venait pas à l'idée que je pourrais lui demander de se déshabiller. Mais je ne tardais pas à me retrouver seul, sans lumière. C'est pourquoi j'ai renoncé à vouloir jouer et fait pour toujours mieux l'informe et l'inarticulé, les hypothèses incurieuses, l'obscurité, la longue marche les bras en avant, la cachette. Tel est le sérieux dont depuis bientôt un siècle je ne me suis pour ainsi dire jamais départi. Maintenant ça va changer, je ne veux plus faire autre chose que jouer. Non, je ne vais pas commencer par une exagération. Mais

---

je jouerai une grande partie du temps, dorénavant, la plus grande partie, si je peux. Mais je ne réussirai peut-être pas mieux qu'autrefois. Je vais peut-être me trouver abandonné comme autrefois, sans jouets, sans lumière. Alors je jouerai tout seul, je ferai comme si je me voyais. Avoir pu concevoir un tel projet m'encourage.

J'ai dû réfléchir pendant la nuit à mon emploi du temps. Je pense que je pourrai me raconter quatre histoires, chacune sur un thème différent. Une sur un homme, une autre sur une femme, une troisième sur une chose quelconque et une enfin sur un animal, un oiseau peut-être. Je crois que je n'oublie rien. Ce serait bien. Peut-être que je mettrai l'homme et la femme dans la même, il y a si peu de différence entre un homme et une femme, je veux dire entre les miens. Peut-être que je n'aurai pas le temps de finir. D'un autre côté, je finirai peut-être trop tôt. Me voilà à nouveau dans mes vieilles apories. Mais est-ce là des apories, des vraies ? Je ne sais pas. Que je ne finisse pas, ça n'a pas d'importance. Mais si je devais finir trop tôt ? Pas d'importance non plus. Car alors je parlerai des choses qui restent en ma possession, c'est un très vieux projet. Ce sera une sorte d'inventaire. Ça de toute façon je dois le laisser jusqu'aux tout derniers moments, pour être sûr de ne pas m'être trompé. D'ailleurs c'est une chose que je ferai certainement, quoi qu'il arrive. J'en ai pour un quart d'heure tout au plus. C'est-à-dire que je pourrais en

avoir pour plus longtemps, si je voulais. Mais si le temps venait à me manquer, au dernier moment, il me suffirait d'un petit quart d'heure, pour dresser mon inventaire. Je veux dorénavant être clair sans être maniaque, c'est dans mes projets. Il est clair que je suis susceptible de m'éteindre subitement, d'un instant à l'autre. Ne ferais-je donc pas mieux de parler de mes possessions sans plus tarder ? Cela ne serait-il pas plus prudent ? Quitte à y apporter des correctifs à la dernière minute, le cas échéant ? Voilà ce que la raison me conseille. Mais la raison a peu de prise sur moi, en ce moment. Tout concourt à m'encourager. Mais mourir sans laisser d'inventaire, puis-je vraiment me résigner à cette possibilité ? Voilà que je recommence à ergoter. Il faut supposer que je m'y résigne, puisque je vais en courir le risque. Toute ma vie je me suis retenu d'établir ce bilan, en me disant, Trop tôt, trop tôt. Eh bien, il est encore trop tôt. Toute ma vie j'ai rêvé du moment où, fixé enfin, autant qu'on peut l'être avant d'avoir tout perdu, je pourrais tirer le trait et faire la somme. Ce moment semble imminent. Je ne perdrai pas pour autant mon sang-froid. Donc mes histoires d'abord et en dernier lieu, si tout va bien, mon inventaire. Et je commencerai, pour ne plus les voir, par l'homme et la femme. Ce sera la première histoire, il n'y a pas là matière à deux histoires. Il n'y aura donc que trois histoires après tout, celle que je viens d'indiquer, puis celle de l'animal, puis celle de la chose, une pierre sans

doute. Tout ça est très clair. Ensuite je m'occuperai de mes possessions. Si après ça je vis encore, je ferai le nécessaire, pour être sûr de ne pas m'être trompé. Voilà qui est décidé. Autrefois je ne savais pas où j'allais, mais je savais que j'arriverais, je savais que s'accomplirait la longue étape aveugle. Quels à peu près, mon Dieu. C'est bon. Il faut jouer maintenant. J'ai de la peine à m'habituer à cette idée. Le vieux brouillard m'appelle. Maintenant c'est l'inverse qu'il faut dire. Car cette route bien marquée, je sens que je ne la ferai peut-être pas jusqu'au bout. Mais j'ai bon espoir. Je me demande si je suis en train de perdre du temps en ce moment ou d'en gagner. J'ai décidé également de me rappeler brièvement ma situation présente, avant de commencer mes histoires. Je pense que j'ai tort. C'est une faiblesse. Mais je vais me la passer. Je jouerai avec d'autant plus d'ardeur par la suite. D'ailleurs ça fera pendant à l'inventaire. L'esthétique est donc pour moi, enfin une certaine esthétique. Car il me faudra redevenir sérieux pour pouvoir parler de mes possessions. Voilà donc le temps qui me reste divisé en cinq. En cinq quoi? Je ne sais pas. Tout se divise en soi-même, je suppose. Si je me remets à vouloir réfléchir je vais rater mon décès. Je dois dire que cette perspective a quelque chose d'attrayant. Mais je suis averti. Je trouve de l'attrait à tout depuis quelques jours. Revenons aux cinq. Situation présente, trois histoires, inventaire, voilà. Quelques intermèdes ne sont pas à

exclure. C'est un programme. Je ne m'en écarterai que dans la mesure où je ne pourrai faire autrement. C'est décidé. Je sens que je fais une faute énorme. Ça ne fait rien.

Situation présente. Cette chambre semble être à moi. Je ne m'explique pas autrement qu'on m'y laisse. Depuis le temps. A moins qu'une puissance quelconque le veuille. Cela est peu vraisemblable. Pourquoi les puissances auraient-elles changé à mon égard ? Il vaut mieux adopter l'explication la plus simple, même si elle l'est peu, même si elle n'explique pas grand'chose. La grande clarté n'est pas nécessaire, une faible lumière permet de vivre dans l'étrange, une petite lumière licéale. J'ai peut-être hérité de la chambre à la mort de la personne qui y était avant moi. Je ne cherche pas plus loin en tout cas. Ce n'est pas une chambre d'hôpital ou de maison d'aliénés, ça se sent. J'ai prêté l'oreille à diverses heures de la journée, sans jamais rien entendre de suspect ou d'inusité, mais toujours les bruits paisibles de l'homme en liberté, se levant, se couchant, se faisant à manger, allant et venant, pleurant et riant, ou bien rien. Et quand je regarde par la fenêtre je vois bien, à certains indices, que je ne suis pas dans une maison de repos quelconque. Non, c'est une chambre de particulier ordinaire dans un immeuble courant apparemment. Je ne me rappelle pas comment j'y suis arrivé.

Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. Je m'y suis trouvé un jour, dans le lit. Ayant sans doute perdu connaissance quelque part, je bénéficie forcément d'un hiatus dans mes souvenirs, qui ne reprennent qu'à mon réveil ici. Quant aux événements aboutissant à la synopse et auxquels sur le moment je n'ai pas dû être insensible, il n'en reste rien, dans ma tête, d'intelligible. Mais qui n'a eu de ces oublis ? Les lendemains d'ivresse en sont coutumiers. Ces événements, je me suis quelquefois amusé à les inventer. Mais sans arriver à m'amuser vraiment. Je ne suis pas arrivé non plus à préciser, pour en faire un point de départ, mon dernier souvenir avant mon réveil ici. Je marchais certainement, toute ma vie j'ai marché, sauf les premiers mois et depuis que je suis ici. Mais en fin de journée je ne savais pas où j'avais été ni à quoi j'avais pensé. De quoi pourrais-je donc me souvenir, et avec quoi ? Je me souviens d'un climat. Ma jeunesse est plus variée, telle que je la retrouve par moments. Alors je ne savais pas encore très bien me débrouiller. J'ai vécu dans une sorte de coma. Perdre connaissance, pour moi, c'était perdre peu de chose. Mais peut-être m'a-t-on assommé, dans une forêt peut-être, oui, maintenant que je dis forêt je me rappelle vaguement une forêt. Tout ça c'est du passé. C'est le présent qu'il me faut établir, avant d'être vengé. C'est une chambre ordinaire. J'ai connu peu de chambres, mais celle-ci me paraît ordinaire. Au

fond, si je ne me sentais pas mourir, je pourrais me croire déjà mort, en train d'expier ou dans une des maisons du ciel. Mais je sens enfin que le temps m'est mesuré. J'avais davantage l'impression de l'outrecotombe il y a seulement six mois. Si l'on m'avait prédit qu'un jour je me sentirais vivre de cette façon, j'aurais souri. Cela ne se serait pas vu, mais moi j'aurais su que je souriais. Je me rappelle bien ces derniers jours, ils m'ont laissé plus de souvenirs que les quelque trente mille précédents. Le contraire aurait été moins surprenant. Quand j'aurai fait mon inventaire, si ma mort n'est pas prête, j'écrirai mes mémoires. Tiens, j'ai dit une plaisanterie. C'est bien, c'est bien. Il y a une armoire dans laquelle je n'ai jamais regardé. Mes possessions sont dans un coin, péle-mêle. Avec mon long bâton je peux les remuer, les amener jusqu'à moi, les renvoyer à leur place. Mon lit est près de la fenêtre. Je reste tournée vers elle la plupart du temps. Je vois des toits et du ciel, un bout de rue aussi si je fais un grand effort. Je ne vois ni champs ni montagnes. Ils sont proches cependant. Après tout qu'est-ce que j'en sais ? Je ne vois pas la mer non plus, mais je l'entends quand elle est grosse. Je peux voir dans une chambre de la maison d'en face. Il s'y passe quelquefois des choses bizarres. Les gens sont bizarres. Peut-être s'agit-il d'anormaux. Eux aussi doivent me voir, ma grosse tête hirsute tout contre la vitre. Je n'ai jamais eu autant de cheveux qu'à présent, ni d'aussi longs, je le dis sans crainte



d'être contredit. Mais la nuit ils ne me voient pas, car je n'allume jamais. Je me suis un peu intéressé aux étoiles ici. Mais je n'arrive pas à m'y retrouver. En les regardant une nuit, je me suis vu soudain à Londres. Est-ce possible que j'aie poussé jusqu'à Londres ? Et les étoiles qu'ont-elles à voir avec cette cité ? En revanche la lune m'est devenue familière. Je connais bien maintenant ses changements d'aspect et d'orbite, je sais à peu près les heures où je peux la chercher dans le ciel et les nuits où elle ne viendra pas. Quoi encore ? Les nuages. Ils sont très variés, vraiment d'une grande variété. Et toutes sortes d'oiseaux. Ils viennent sur le rebord de ma fenêtre, demander à manger ! C'est touchant. Ils frappent à la vitre, avec leur bec. Je ne leur ai jamais rien donné. Mais ils viennent toujours. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Ce ne sont pas des vautours. Non seulement on me laisse ici, mais on s'occupe de moi ! Voici comment ça se passe maintenant. La porte s'entr'ouvre, une main pose un plat sur la petite table qui se trouve là à cet effet, enlève le plat de la veille, et la porte se referme. On fait ça pour moi tous les jours, à la même heure probablement. Quand je veux me restaurer j'accroche la table avec mon bâton et l'amène jusqu'à moi. Elle est à roulettes, elle roule vers moi avec un bruit grinçant en tirant à hue et à dia. Quand je n'en ai plus besoin je la renvoie près de la porte. C'est de la soupe. Ils doivent savoir que je n'ai plus de dents. Je la mange une fois sur deux, une fois sur trois, en

moyenne. Quand mon vase de nuit est plein je le mets sur la table à côté du plat. Alors je reste vingt-quatre heures sans vase. Non, j'ai deux vases. Tout est prévu. Je suis nu dans le lit, à même les couvertures, dont j'augmente et diminue le nombre selon les saisons. Je n'ai jamais chaud, jamais froid. Je ne me lave pas, mais je ne me salis pas. Si je me sens sale quelque part je frotte l'endroit avec mon doigt humecté de salive. L'essentiel est de s'alimenter et d'éliminer, si l'on veut tenir. Vase, gamelle, voilà les pôles. Au début les choses se passaient autrement. La femme venait dans la chambre, s'affairait autour de moi, s'enquêrait de mes besoins, de mes volontés. J'ai fini quand même par les lui faire comprendre, mes besoins et mes volontés. J'ai eu du mal. Elle ne comprenait pas. Jusqu'au jour où j'ai trouvé les termes, les accents, adaptés à son cas. Tout ça doit être à moitié imaginaire. C'est elle qui m'a procuré ce long bâton. Il est muni d'un crochet. Grâce à lui je peux contrôler jusqu'aux coins les plus reculés de ma demeure. Que ma dette est grande envers les bâtons. J'en oublie presque les coups qu'ils m'ont transmis. C'est une vieille femme. Je ne sais pas pourquoi elle est bonne pour moi. Oui, appelons ça de la bonté, sans chicaner. Pour elle c'est sûrement de la bonté. Je la crois encore plus vieille que moi. Mais plutôt moins bien conservée, malgré sa mobilité. Peut-être fait-elle partie de la chambre, en quelque sorte. En ce cas elle n'appelle pas une étude à part. Mais il n'est pas exclu

qu'elle fasse ce qu'elle fait par charité ou par un sentiment moins général de pitié ou d'affection à mon endroit. Tout est possible, je vais finir par le croire. Mais il est plus commode de supposer qu'elle m'est dévouée au même titre que la chambre. Je ne vois plus d'elle que la main décharnée et une partie de la manche. Même pas, même pas. Elle est peut-être déjà morte, en me précédant, c'est peut-être une autre main à présent qui garnit et débarrasse ma petite table. Je ne sais depuis combien de temps je suis ici, j'ai dû le dire. Je sais seulement que j'étais déjà très vieux avant de m'y trouver. Je me dis nonagénaire, mais je ne peux pas le prouver. Je ne sais peut-être que quinquagénaire, ou que quadragénaire. Il y a une éternité que je n'en tiens plus le compte, de mes ans je veux dire. Je sais l'année de ma naissance, je ne l'ai pas oubliée, mais je ne sais pas dans quelle année je suis parvenu. Mais je me crois ici depuis un bon moment. Car je sais bien ce que peuvent contre moi, à l'abri de ces murs, les diverses saisons. Cela ne s'apprend pas en une année ou deux. Des journées entières m'ont semblé tenir entre deux sillons. Reste-t-il quelque chose à ajouter ? Quelques mots peut-être sur moi. Mon corps est ce qu'on appelle, peut-être à la légère, impotent. Il ne peut pour ainsi dire plus rien. Ça me manque parfois de ne plus pouvoir me traîner. Mais je suis peu enclin à la nostalgie. Mes bras, une fois en place, peuvent encore exercez de la force, mais j'ai du mal à les diriger.

---

C'est peut-être le noyau rouge qui a pâli. Je tremble un peu, mais seulement un peu. La plainte du sommeil fait partie de ma vie, je ne voudrais pas qu'elle s'arrête, je veux dire que je ne voudrais pas qu'elle s'atténue. C'est sur le dos, c'est-à-dire prosterné, non, renversé, que je suis le mieux, c'est ainsi que je suis le moins ossu. Je reste sur le dos, mais ma joue est sur l'oreiller. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour que recommencent le ciel et la fumée des hommes. Je vois et entends fort mal. Le large n'est plus éclairé que par reflets, c'est sur moi que mes sens sont braqués. Muert, obscur et fade, je ne suis pas pour eux. Je suis loin des bruits de sang et de souffle, au secret. Je ne parlerai pas de mes souffrances. Enfoui au plus profond d'elles je ne sens rien. C'est là où je meurs, à l'insu de ma chair stupide. Ce qu'on voit, ce qui crie et s'agite, ce sont les restes. Ils s'ignorent. Quelque part dans cette confusion la pensée s'acharne, loin du compte elle aussi. Elle aussi me cherche, comme depuis toujours, là où je ne suis pas. Elle non plus ne sait pas se calmer. J'en ai assez. Qu'elle passe sur d'autres sa rage d'agonisante. Pendant ce temps je serai tranquille. Telle semble être ma situation.

L'homme s'appelle Sapocat. Comme son père. Petit nom ? Je ne sais pas. Il n'en aura pas besoin. Ses familiers l'appellent Sapo. Lesquels ? Je ne sais pas. Quelques mots sur sa jeunesse. Il le faut.

---

C'était un garçon précoce. Il était peu doué pour les études et ne voyait pas l'utilité de celles qu'on lui faisait faire. Il assistait aux cours l'esprit ailleurs, ou vide.

Il assistait aux cours l'esprit ailleurs. Mais il aimait le calcul. Mais il n'aimait pas la façon dont on l'enseignait. C'était le maniement des nombres concrets qui lui plaisait. Tout calcul lui semblait oisieux où la nature de l'unité ne fût pas précisée. Il s'adonnait, en public et dans le privé, au calcul mental. Et les chiffres qui alors manœuvraient dans sa tête la peuplaient de couleurs et de formes.

Quel ennui.

Il était l'aîné. Ses parents étaient pauvres et malades. Il les entendait souvent parler de ce qu'il faudrait faire pour mieux se porter et pour avoir plus d'argent. Il était frappé chaque fois par le vague de ces propos et ne s'étonnait pas qu'ils n'eussent jamais de suite. Son père était vendeur dans un magasin. Il disait à sa femme, Il va falloir que je trouve à travailler le soir et le samedi après-midi. Il ajoutait, d'une voix mourante, Et le dimanche. Sa femme répondait, Mais si tu travailles davantage tu tomberas

---

malade. Et M. Saposcat de convenir qu'en effet il aurait tort de ne pas se reposer le dimanche. Voilà au moins des gens faits. Mais il n'était pas souffrant au point de ne pouvoir travailler les soirs de la semaine et le samedi après-midi. Travailler à quoi ? disait sa femme. A des écritures peut-être, répondait-il. Et qui s'occupera du jardin ? disait sa femme. La vie des Saposcat était pleine d'axiomes, dont un établissait la criminelle absurdité d'un jardin sans roses, aux pelouses et aux allées mal soignées. Si je faisais des légumes, disait-il. Ils coûtent moins cher à acheter, disait-elle. Sapo écoutait ces conversations avec émerveillement. Pense au prix du fumier, disait sa mère. Dans le silence qui s'ensuivait M. Saposcat réfléchissait, avec cette application qu'il apportait à tout ce qu'il faisait, à la cherté du lumier qui l'empêchait de faire aux siens une vie un peu plus large, en attendant que sa femme s'accusât, à son tour, de ne pas donner le maximum de ce dont elle était capable. Mais elle se laissait convaincre facilement qu'elle ne saurait faire davantage sans mettre ses jours en danger. Pense aux frais de médecin que nous économisons, disait M. Saposcat. Et de pharmacie, disait sa femme. Il ne leur restait plus qu'à envisager une maison plus modeste. Mais nous sommes déjà à l'étroit, disait Mme Saposcat. Et il était sous-entendu qu'ils le seraient chaque année davantage, jusqu'au jour où, le départ des aînés compensant l'arrivée des nouveau-nés, il s'établirait une sorte d'équilibre.

---

Ensuite la maison se viderait peu à peu. Et finalement ils seraient seuls, avec leurs souverains. Il serait alors temps de déménager. Lui serait à la retraite, elle à bout de forces. Ils prendraient un cottage à la campagne où, n'ayant plus besoin de fumier, ils pourraient s'en payer des tombereaux. Leurs enfants, sensibles aux sacrifices consentis pour eux, leur viendraient en aide. C'est ainsi en plein rêve que s'achevaient ces conciliabules le plus souvent. On aurait dit que les Saposcat puisaient la force de vivre dans la perspective de leur impotence. Mais quelquefois, avant d'en arriver là, ils se penchaient sur le cas de leur fils aîné. Quel âge a-t-il ? demandait M. Saposcat. Sa femme fournissait le renseignement, il était convenu que cela était de son ressort. Elle se trompait toujours. Le faux chiffre, M. Saposcat le reprenait à son compte, le répétait plusieurs fois, à voix basse et avec ébahissement, comme s'il eût été question de la hausse d'une dentree de première nécessité, telle la viande de boucherie. Et en même temps il cherchait dans l'aspect de son fils des adoucissements à ce qu'il venait d'apprendre. S'agissait-il au moins d'un beau morceau ? Sapo regardait le visage de son père, triste, étonné, affectueux, déçu, confiant quand même. Songait-il à la fuite impitoyable des années ou au temps que mettait son fils à devenir un homme salarié ? Quelquefois il exprimait avec lassitude son regret de ne pas voir son fils plus empressé à se rendre utile. Il vaut mieux qu'il prépare ses examens, disait

---

sa femme. A partir d'un motif donné leurs cerveaux peinaient à l'unisson. Ils n'avaient donc pas de conversation proprement dite. Ils usaient de la parole un peu comme le chef de train de ses drapeaux, ou de sa lanterne. Ou bien ils se disaient, Descendons ici. Leur fils une fois signalé, ils se demandaient avec tristesse si ce n'était pas le propre des esprits supérieurs d'échouer à l'écrit et de se couvrir de ridicule à l'oral. Ils ne se contentaient pas toujours de contempler en silence le même paysage. Sa santé au moins est bonne, disait M. Saposcat. Pas tant que ça, disait sa femme. Mais rien de déclaré, disait-il. A son âge ce serait le comble, disait-elle. Ils ne savaient pas pourquoi il était voué à une profession libérale. C'était là encore une chose qui allait de soi. Il était par conséquent inconcevable qu'il y fût inapte. Ils le voyaient médecin de préférence. Il nous soignera quand nous serons vieux, disait Mme Saposcat. Et son mari répondait, Je le vois plutôt chirurgien, comme si à partir d'un certain âge les gens étaient inopérables.

Quel ennui. Et j'appelle ça jouer. Je me demande si ce n'est pas encore de moi qu'il s'agit, malgré mes précautions. Vais-je être incapable, jusqu'à la fin, de mentir sur autre chose ? Je sens s'amonceler ce noir, s'aménager cette solitude, auxquels je me reconnais, et m'appeler cette ignorance qui pourrait être belle et n'est que lâcheté. Je ne sais plus très bien ce que



- [read online Secrets of a Shy Socialite here](#)
- [read TekLords for free](#)
- [download online Handbook of Food Preservation \(Food Science and Technology\)](#)
- [read online Top Secret Restaurant Recipes: Creating Kitchen Clones from America's Favorite Restaurant Chains pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download Dysfunction pdf, azw \(kindle\)](#)
  
- <http://twilightblogs.com/library/Skinny-Legs-and-All.pdf>
- <http://redbuffalodesign.com/ebooks/TekLords.pdf>
- <http://studystategically.com/freebooks/Handbook-of-Food-Preservation--Food-Science-and-Technology-.pdf>
- <http://honareavalmusic.com/?books/Devil-in-a-Blue-Dress--Easy-Rawlins--Book-1-.pdf>
- <http://creativebeard.ru/freebooks/Hegel-on-Self-Consciousness--Desire-and-Death-in-the-Phenomenology-of-Spirit--Princeton-Monographs-in-Philoso>